

Le Français juge de Jean-Jacques ¹

Commençons par le commencement. Le commencement d'un livre est son titre. *Rousseau juge de Jean-Jacques* donc, mais aussi *Dialogues*, qui est, si l'on veut, le sous-titre de l'œuvre. Qui a découvert dans des textes comme le *Discours sur les sciences et les arts*, ou le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, ou l'*Émile*, qui y a découvert des œuvres philosophiques, et même des œuvres philosophiques majeures, celui-là, en entendant un titre comme *Dialogues*, ne peut manquer de se remémorer les premiers grands livres de la philosophie occidentale, les dialogues de Platon. Or les dialogues de Platon sont bien plus que des traités : ils sont des pièces de théâtre. C'est dire que Platon ne se satisfait pas d'y proposer des idées, des théories ou de l'information : ses dialogues exposent des drames ; ils développent des actions, par lesquelles les personnages évoluent à partir de leur passé, de leur caractère, de leurs habitudes, de leurs projets, de leurs sympathies, de leurs rencontres.

Par exemple, un dialogue comme le *Lakhès*, qui porte sur le courage, est une illustration de différentes formes de courages, politique, militaire et intellectuel, lesquels courages s'incarnent à travers différents personnages ; on entrevoit ces courages par les paroles des protagonistes, voire par leurs jurements, par leurs actes, par les émotions qu'ils ressentent et laissent deviner. À la fin du dialogue, un lecteur qui ne s'est pas

1. Article publié *Rousseau juge de Jean-Jacques* : études sur les *Dialogues*, Honoré Champion 2003. L'article était la reprise d'une communication présentée lors d'un colloque à l'Université Laval en 1997. Le texte a été légèrement corrigé.

confiné à l'analyse des six définitions du courage proposées puis refusées, un lecteur qui a aussi examiné le drame qu'expose le dialogue, c'est-à-dire le jeu entre les personnages, ce lecteur apprend beaucoup plus sur la pensée de Platon que celui qui ne fait qu'une lecture traditionnelle, ou statique, de la conversation entre Socrate et les autres. En somme, la réflexion que soutient le dialogue platonicien se fait à la fois au niveau de l'universel – c'est la question : qu'est-ce que le courage? – et au niveau des particuliers – c'est la question : qui, parmi les protagonistes, est l'homme le plus courageux? –.

Il est possible que les *Dialogues* de Rousseau soient susceptibles d'une lecture semblable, c'est-à-dire d'une lecture dynamique. C'est ce que j'entreprendrai ici pendant quelques minutes, dans l'espoir que vous la continuerez par vous-mêmes et pour vous-mêmes plus tard. Il ne s'agirait pas alors d'analyser le texte sur le plan littéraire, disons, et d'ajouter cette analyse à l'analyse philosophique de la pensée de Rousseau pour créer une espèce d'interprétation multidisciplinaire par entassement de points de vue. Il s'agirait plutôt d'entrer, au moins un peu, dans la dynamique des personnages créés par l'auteur Rousseau pour penser, , avec lui. Qu'une lecture dynamique telle que je l'imagine soit possible, voire nécessaire, est d'ailleurs suggéré par le titre *Rousseau juge de Jean-Jacques*. Car ce titre peut être entendu de deux façons selon deux sens qu'on donne au mot *juge* : ou bien on abordera le texte en y cherchant le portrait de Rousseau le juge de Jean-Jacques, ou bien on cherchera à y voir Rousseau juger de Jean-Jacques.

Or les *Dialogues* présentent au lecteur une dynamique, un drame, durant lequel le personnage Rousseau est conduit par sa conversation avec le Français à remettre en question la suggestion de son interlocuteur, à savoir que Jean-Jacques est un monstre et un auteur dangereux, pour examiner l'homme par expérience et tirer ses propres conclusions. Pour le dire autrement, si Rousseau est de fait le juge de Jean-Jacques c'est parce que, pour ainsi dire, devant nos yeux, il juge de Jean-Jacques. D'ailleurs, dans l'avant-propos du livre, l'auteur Rousseau explique l'intention qu'il avait en écrivant son livre. « J'ai souvent dit que si l'on m'eût donné d'un autre homme les idées qu'on a données de moi à mes contemporains, je ne me serais pas *conduit* avec lui comme ils font avec moi². » Ce qui est présenté dans le texte, sous le couvert du personnage Rousseau, est la conduite, c'est-à-dire l'action, d'un homme tel que Rousseau aurait voulu en avoir rencontrés. Mais alors *Rousseau juge de Jean-Jacques* présente une action, fictive sans doute, et donc un drame ou une pièce de théâtre.

Mais le titre, pour éclairant qu'il est, est un feu de rampe trop précis. Car, comme l'indique le sous-titre, les *Dialogues* ne présentent pas seulement Rousseau jugeant de Jean-Jacques, mais aussi Rousseau discutant avec le Français. En effet le texte présente une double démarche : le Français lui aussi

2. Page 661. Les italiques ne sont pas dans l'original. – Sauf exception, les citations sont tirées du premier volume de l'édition Pléiade des œuvres de Rousseau.

évolue durant le texte. Certes, son chemin est différent de celui de Rousseau, ne serait-ce que parce qu'il ne rencontre pas Jean-Jacques, mais se contente de lire ses livres, alors que Rousseau, qui a lu les livres de Jean-Jacques, rencontre l'homme qu'on lui a décrit comme un monstre sans pareil. Mais – et c'est là le point crucial – *Rousseau juge de Jean-Jacques* est aussi le récit du jugement, c'est-à-dire de l'action intellectuelle, du Français. Pour le dire autrement: Selon la fiction produite par Jean-Jacques Rousseau, le Français est le déclencheur de la double enquête qui constitue les *Dialogues*, mais aussi un acteur dans le drame que l'auteur a créé. Et c'est lorsque le personnage Rousseau a conduit le Français à lire les œuvres de Jean-Jacques que les *Dialogues* peuvent atteindre leurs conclusions. Assez habilement d'ailleurs, l'auteur des dialogues signale, à la fin de son texte, l'exemplarité de ce double processus en faisant dire à son Rousseau: « Enfin pourquoi les réflexions que vous et moi faisons aujourd'hui ne viendraient-elles pas alors dans l'esprit de plusieurs personnes, quand elles examineront de sang froid la conduite qu'on a tenue et la facilité qu'on eut par elle de peindre cet homme comme on a voulu³? »

Par ailleurs, le nom que l'auteur choisit pour l'interlocuteur de Rousseau, à savoir *le Français*, un nom commun plutôt qu'un nom propre, indique que le personnage n'est pas un individu, ou plutôt qu'il est un individu qui doit servir de modèle. « Celui que j'ai *mis en scène* est tel qu'il serait aussi heureux pour moi

3. Page 955.

qu'honorable à son pays qu'il s'y en trouvât beaucoup qui l'imitassent⁴. » Le Français est donc un personnage type : il est le modèle du lecteur du fait d'être devenu le personnage d'un drame et pris dans une *mise en scène*. Il serait bon d'apprendre à connaître ce Français. Du fait qu'il est un quasi universel, un type, il est possible, voire probable, qu'il nous aide à saisir ce que Rousseau pensait de l'homme pour que nous pensions à notre tour, comme il tente de le faire, et peut-être mieux qu'il ne le fait. Je propose donc de lire *Rousseau juge de Jean-Jacques* comme s'il portait le titre *Le Français juge de Jean-Jacques*.

*

Ce nouveau titre met tout de suite sur une piste. Car au début du dialogue le Français ne juge pas de Jean-Jacques : il a déjà jugé de lui. Et il a jugé de lui sans l'avoir jamais rencontré, ni même avoir lu ses livres. Il s'offusque même lorsqu'on lui demande s'il a lu un écrit aussi innocent que le *Dictionnaire de musique* de Jean-Jacques. « Je serais bien fâché d'en avoir lu jamais une seule ligne, non plus que d'aucun de ceux qui portent cet odieux nom⁵. » En somme, le Français juge sans avoir pu juger, sans vouloir juger : le Français a une idée sans fondement, une opinion, sur Jean-Jacques ; selon l'auteur Rousseau, le Français a une opinion fautive sur Jean-Jacques ; il est la victime subjective d'un préjugé, et Jean-Jacques en est la victime

4. Page 663. – Les italiques ne sont pas dans l'original.

5. Page 679. Voir aussi 694.

objective. En un sens donc, le drame des *Dialogues*, du moins du point de vue du Français, est celui de tout homme qui doit avouer un préjugé et s'en défaire. Avouons à notre tour qu'être la victime d'un préjugé est une situation bien humaine ; reconnaissons aussi que se défaire d'un préjugé est un acte bien rare. Dans le cas du Français, tel que Jean-Jacques Rousseau l'imagine, ce préjugé produit une sorte de délire rempli de méchanceté. « On l'a fait décrété à Paris. Mais quel mal lui a-t-on fait ? Il fallait ... l'empêcher de s'établir à Genève : on l'y a fait décrété aussi. Quel mal lui a-t-on fait ? On l'a fait lapider à Motiers ; mais les cailloux qui cassaient ses fenêtres et ses portes ne l'ont point atteint. Quel mal donc lui ont-ils fait ? On l'a fait chasser à l'entrée de l'hiver de l'île solitaire où il s'était réfugié ... Mais quel mal lui a-t-on fait à lui-même, et de quoi se plaint-il aujourd'hui ? Ne le laisse-t-on pas tranquille dans son opprobre ? Il se peut vautrer à son aise dans la fange où on le tient embourber. On l'accable d'indignités, il est vrai ; mais qu'importe ? Quelles blessures lui font-elles ? N'est-il pas fait pour les souffrir ? Et quand même chaque passant lui cracherait au visage, quel mal, après tout, cela lui ferait-il⁶ ? »

Même lorsqu'il est pris par son préjugé délirant, notre héros, le Français, peut voir comment une opinion se forge dans l'esprit de gens qu'on manipule. Écoutez-le parler de ses concitoyens : « Heureusement le public qu'on animait alors contre [Jean-Jacques], et qui ne voit rien que ce qu'on veut qu'il voit ... le public,

6. Page 710. Voir aussi les pages 746, 768, 881, 989 et 991.

revenu peu à peu des jugements favorables qu'il en avait portés si longtemps, ne vit plus que du faste où il avait vu du courage, de la bassesse où il avait vu du désintéressement et du ridicule où il avait vu de la singularité⁷. » Le Français reconnaît donc que les autres jugent sans avoir jugé ; mieux, il voit que les autres ont changé leurs opinions sous l'influence des messieurs. En somme, il reconnaît que l'autorité de quelques-uns est la source des opinions de tous. En principe, il ne lui reste qu'à appliquer à lui-même ce qu'il voit chez les autres, et il sortira de la caverne de son préjugé⁸.

Mais le préjugé est fonction de bien plus que l'ignorance et l'aveuglement intellectuel. En dernière analyse, ou plutôt en premier lieu et au fondement de tout préjugé, il y a l'amour-propre. « L'amour-propre fait qu'on veut toujours avoir vu soi-même ce qu'on sait ou qu'on croit savoir d'ailleurs. Rien n'est si manifeste aussitôt qu'on y regarde ; on a honte de ne l'avoir pas aperçu plus tôt⁹ ». Or le Français, lors d'un aveu crucial que lui soutire le personnage Rousseau, reconnaît que si jamais le jugement qu'il porte sur Jean-Jacques s'avérait faux, l'amour-propre le ferait détester l'homme qu'il a mal jugé. « Je sens qu'en l'estimant et lui rendant justice, je le haïrais alors plus peut-être encore pour mes torts que je ne le hais maintenant pour ses crimes : je ne lui pardonnerais jamais mon injustice

7. Page 703. Voir aussi pages 698, 722, 768, 881, 961 et 967.

8. Voir *Fiction ou Morceau allégorique sur la révélation* II.1049.

9. Page 901.

envers lui¹⁰. » C'est dire que le préjugé du Français relève d'abord du cœur. Car on a beau voir des choses, il faut croire ce qu'on voit, et c'est souvent le cœur qui décide de ce qu'on croit voir. Pour le dire autrement, le préjugé est un sentiment plutôt qu'un jugement¹¹.

Prenons un exemple. Chacun de nous a beau voir tous les jours, voir de ses yeux voir, le Soleil avancer en majesté dans le ciel, aucun de nous ne sent se mouvoir la Terre, tous parlent du lever et du coucher du Soleil. Pourtant, nous ne croyons pas ce que nous voyons et sentons et disons : nous croyons ce que les autorités nous disent être vrai : la Terre tourne autour du Soleil¹². Nous le croyons contre le témoignage de nos yeux, de notre chair et de nos propres paroles, parce que tous les autres le croient, parce que ceux que tous reconnaissent être des autorités le disent, parce que nous l'avons toujours cru et qu'il nous serait gênant de nous dédire. Nous avons le sentiment que le géocentrisme du bon sens est faux et que l'héliocentrisme des livres est vrai ; c'est ce sentiment qui fonde et informe l'opinion que nous formons pour ainsi dire par après. Car si les livres disaient autre chose, par exemple, que la Terre tourne autour de la Lune, nous serions tous *lunicentriste*¹³. Pour revenir aux *Dialogues*, même une fois qu'il s'est désabusé, même une fois qu'il a changé d'idée au sujet de Jean-

10. Page 761.

11. Page 889.

12. Le gouverneur ne corrige pas Émile lorsque celui-ci conclut à la vérité du géocentrisme (Émile IV.433). Voir aussi *Fiction ou Morceau allégorique sur la révélation* II.1045.

13. Ou plutôt *sélénocentriste*.

Jacques, le Français reconnaît que l'erreur sur l'homme est d'abord et avant tout une question de cœur. « Le public est trompé, je le vois, je le sais ; mais il *se plaît* à l'être et *n'aimerait pas* à se voir désabuser. J'ai moi-même été dans ce cas et ne m'en suis pas tiré sans peine¹⁴. »

Mais le préjugé est-il seulement une question de cœur ou de sentiment, l'effet d'un piège émotif ? Il semble que non, et c'est encore une fois le Français qui le montre. À quelques reprises, il reconnaît que sa position laisse à désirer, que la doctrine répandue par les messieurs est incohérente, que sa raison est laissée pour compte. « Il y a dans tout cela, je dois l'avouer, des choses que je n'entends pas fort bien moi-même ; mais on m'a promis de m'expliquer tout à mon entière satisfaction¹⁵. » C'est dire que le personnage n'est pas sans esprit, ni sans exigence logique : il est capable de penser par lui-même¹⁶. C'est dire que si le préjugé s'enracine dans le cœur, il ne peut croître qu'à la lumière de la rationalité. Voilà pourquoi quand Rousseau affirme que le Jean-Jacques qu'il a rencontré et appris à connaître est tout à fait différent de celui que l'opinion commune s' imagine, implacable le Français raisonne de façon à tirer les conséquences, terribles, d'une telle affirmation : si les conséquences peuvent être expliquées, leur principe sera avoué, sans quoi par une sorte de réduction à l'absurde, le Français s'en tiendra à ce qu'il a toujours pensé. Ce qui donne

14. Page 940. Voir aussi page 937.

15. Page 723. Voir aussi pages 685 et 928.

16. Voir page 972.

en ses mots : « Si Jean-Jacques était tel que vous l'avez vu, serait-il possible que vous fussiez le premier et le seul à l'avoir vu sous cet aspect ? Ne reste-t-il donc que vous seul d'homme juste et sensé sur la terre ? ... Répondez à cette seule objection, mais répondez juste, et je me rends sur tout le reste¹⁷. » Et de fait lorsque « Rousseau » a raisonné sur le mécanisme par lequel se propage l'aveuglement, c'est-à-dire l'opinion fautive, ce qui est une explication possible de la situation actuelles de « Jean-Jacques », le Français se retire à la campagne pour lire deux fois plutôt qu'une les œuvres de « Jean-Jacques » et en tirer ses propres conclusions.

Le texte présente plusieurs indices de l'intelligence ou de la subtilité du Français. Par exemple, en revenant de la campagne après avoir lu l'œuvre de Jean-Jacques, il commence son compte rendu comme suit : « Je les ai lus enfin ces livres si justement détestés. » Et pour répondre à l'exclamation de Rousseau, il ajoute : « Je les ai lus, non pas assez encore pour les bien entendre, mais assez pour y avoir trouvé, nommé, recueilli les crimes irrémissibles qui n'ont pu manquer de faire de leur auteur le plus odieux de tous les monstres et l'horreur du genre humain¹⁸. » Comme il fait suivre ces paroles de quelques citations qu'il interprète comme des jugements sévères mais justes, il devient patent que le Français se moque avec gentillesse de son interlocuteur. En somme, le Français sait rire ; il sait se distancier de lui-même et de la situation pour la voir d'un œil nouveau, d'un œil qui

17. Page 878. Voir aussi 759 et 764.

18. Page 917.

saisit les incongruités. Ainsi, lorsque Rousseau lui reproche une remarque dure en disant : « Monsieur, cette interprétation si naturelle est-elle de votre façon ? », le Français répond : « Non, elle est de nos messieurs. Oh moi, je n'aurais jamais eu l'esprit de la trouver¹⁹ ! » En se moquant de l'esprit des messieurs, le Français montre le sien. Ainsi il est capable d'échapper à son préjugé sur Jean-Jacques parce qu'il sait raisonner, distinguer un argument fort d'un sophisme, reconnaître le certain, identifier le vraisemblable et mettre de côté le loufoque.

Encore une fois, l'essentiel n'est pas la raison, car c'est le cœur qui dirige la raison. Plus exactement, c'est le cœur sain, celui qui est sensible à la pitié et donc à la justice, qui permet à la raison d'opérer en vérité. Voici comment finit le premier dialogue. C'est le Français qui parle : « Écoutez : je n'aime pas Jean-Jacques, mais je hais encore plus l'injustice, encore plus la trahison. Vous m'avez dit des choses qui me frappent et auxquelles je veux réfléchir ... Voyez l'homme, je lirai les livres ; après quoi nous nous reverrons²⁰. » Ce sentiment de justice est finalement un sentiment de pitié doublé d'une idéalisation qui réchauffe l'âme de celui qui s'en inspire. C'est lui qui inspire la désir de connaître, celui d'être logique. Car autrement la logique peut mener à n'importe quoi et à

19. Page 852. Voir aussi 683, 684, 712, 786 et surtout les pages 833 à 835 qui terminent avec ces mots : « Laissons donc tous ces persifflages... », lesquels indiquent que tout ce passage est un jeu ironique.

20. Pages 771-772. Voir aussi pages 698, 756, 792 et 972.

son contraire²¹.

Mais il y a plus encore. Car le sentiment est la pierre de touche de la vérité sur Jean-Jacques et sur l'homme. C'est en lisant l'œuvre de Jean-Jacques, mais surtout en lisant dans son propre cœur que le Français apprend la vérité des sentiments de celui qu'il lit. Il avoue au personnage Rousseau : « J'ai trouvé les écrits de Jean-Jacques pleins d'affections d'âme²² qui ont pénétré la mienne. J'y ai trouvé des manières de sentir et de voir qui le distinguent aisément de tous les écrivains de son temps et de la plupart de ceux qui l'ont précédé ; c'est, comme vous le disiez, un habitant d'une autre sphère où rien ne ressemble à celle-ci²³. » Dans les livres de Jean-Jacques rien ne ressemble à notre monde, mais tout ressemble à ce que nous voudrions qui soit, à ce que notre cœur désire depuis toujours, depuis qu'il a perdu ce qu'il lui faut : ses livres décrivent l'idéal, et réveille l'idéal chez tous ceux qui se laissent toucher, c'est-à-dire qui laissent pénétrer leur cœur par les mots émus qu'ils contiennent. Car l'idéal est naturel et le naturel n'est jamais tout à fait perdu. Retrouver la nature, c'est faire comme le Français, soit juger de Jean-Jacques en laissant répondre son cœur aux sentiments qu'éprouve l'autre. « Ces sentiments innés que la nature a gravés dans tous les cœurs pour consoler l'homme dans ses misères et l'encourager à la vertu peuvent bien à force d'art, d'intrigues et de

21. Voir page 914.

22. Sous la plume de Rousseau, le mot *âme* signifie d'ordinaire *cœur*.

23. Pages 933-934. Voir aussi pages 930-931 et 940-941.

sophismes être étouffés dans les individus, mais prompts à renaître dans les générations suivantes ils ramèneront toujours l'homme à ses dispositions primitives, comme la semence d'un arbre greffé redonne toujours le sauvageon. Ce sentiment intérieur, que nos philosophes admettent, quand il leur est commode, et rejettent, quand il leur est importun, perce à travers les écarts de la raison et crie à tous les cœurs que la justice a une autre base que l'intérêt de cette vie et que l'ordre moral dont rien ici-bas ne nous donne l'idée a son siège dans un système différent qu'on cherche en vain sur la terre, mais où tout doit être un jour ramené ... Tout a été mis en œuvre pour prévenir et empêcher ce retour. Mais on a beau faire, l'ordre naturel se rétablit tôt ou tard²⁴ ». Ainsi le préjugé est un sentiment plutôt qu'un jugement ; mais le jugement juste est lui aussi un sentiment : c'est un *bien-senti*, un sentiment juste, lequel est retrouvé grâce au témoignage d'un cœur droit, soit la voix de la nature, *le fait* qui donne un sens aux faits ordinaires.

Conclusion

Au début, fut proposé un rapprochement littéraire entre les dialogues de Platon et les *Dialogues* de Rousseau. Le développement de ce rapprochement ayant donné les considérations qui viennent d'être faites, je me permets un deuxième rapprochement pour ensuite noter quelques différences d'atmosphère entre l'œuvre de Platon et celui de Jean-Jacques Rousseau,

24. Pages 972-973. Voir aussi page 941.

entre le Socrate de l'un et le Français et le Rousseau de l'autre.

Socrate est la figure *archétypique* de la philosophie occidentale²⁵, et l'acte de naissance, c'est-à-dire la reconnaissance politique de la philosophie est le procès qui a eu lieu à Athènes en 399 avant Jésus-Christ. Selon le *compte rendu*²⁶ de Platon, Socrate accusa alors ces concitoyens de lui avoir fait un procès par défaut depuis de nombreuses années, procès par défaut qui préfigurait celui que lui valaient les accusations de Mélètos, de Lycos et d'Anytos, citoyens d'Athènes, procès par défaut qui rendait illégitime le procès formel que subissait le philosophe²⁷. Or dans *Rousseau juge de Jean-Jacques*, la résistance qu'offre le personnage Rousseau à l'opinion qu'on tente de lui imposer a une raison, mais cette raison est une émotion. L'émotion qui le guide est la répulsion qu'il ressent pour le procès par défaut fait à « Jean-

25. C'est du moins l'avis de penseurs aussi divers que Montaigne (voir *Essais* III.12) et Nietzsche (voir *La Naissance de la tragédie* § 15, paragraphe central, et *Crépuscule des idoles* « Le problème de Socrate »). Pour ce qui est de l'ensemble des penseurs de l'Antiquité, les témoignages enthousiastes de Platon (voir *Phédon* 118a) et de Xénophon (*Souvenirs* IV.8.11), ou discrets d'Aristophane (*Les Nuées* 360) et d'Aristote (*Métaphysique* 987b1-4) peuvent suffire.

26. Le statut historique des écrits de Platon est on ne peut plus problématique. Mais il est clair que l'équité du procès et de son résultat fut bientôt la question à régler dans le débat souvent repris entre la philosophie et la non-philosophie. Voir Xénophon, *Souvenirs* I.1.1 et Augustin, *De la vraie religion* 1.2.

27. Voir Platon, *Apologie de Socrate* 18c.

Jacques »²⁸. Cette émotion est partagée par le Français, du moins après un moment. Le procès par défaut est donc le sort commun de Socrate et de « Jean-Jacques » ; la justice suppose qu'on fasse un vrai procès à l'un et à l'autre, qu'on juge en justice et en vérité de l'un et de l'autre²⁹.

Cette ressemblance cache pourtant une différence importante. Lorsque Socrate demande à ses concitoyens de lui faire un vrai procès, il les convie à l'analyse rationnelle de la justice et de la question de la meilleure vie humaine. Et lorsque il est condamné à mort par ses concitoyens, il s'imagine déjà dans une autre vie³⁰, discutant encore et toujours de la nature des choses morales. « Quelle merveilleuse occupation ce serait en effet, pour moi en particulier, de rencontrer là-bas Palamède, ou Ajax ... pour comparer mon sort au leur ! Ce ne serait pas désagréable, je crois. Mais le plus important, ce serait de passer mon temps à examiner les gens de là-bas et à chercher, comme pour les gens d'ici qui parmi eux est sage et qui croit l'être tout en ne l'étant pas. ... Discuter là-bas avec eux, les fréquenter, les examiner, quel bonheur inouï ce serait³¹ ! » Socrate imagine une possible vie après la mort, à la lumière de ce qu'il sait à partir de son expérience de cette vie. « Le plus grand bien pour un

28. Voir Gérard Allard, « La pensée politique des *Dialogues* : le juste, l'injuste et le juge » dans *Lectures de Rousseau : Rousseau juge de Jean-Jacques*. Dialogues, Presses universitaires de Rennes, 2003.

29. Voir *Apologie* 18a et 19a, et *Rousseau juge* pages 666 et 731.

30. Voir Platon, *Apologie de Socrate* 40c-e.

31. *Apologie* 41b-c.

être humain est de s'entretenir quotidiennement de l'excellence et des autres choses au sujet desquelles vous m'entendez discuter lorsque je nous examine, moi-même et les autres, et pour un humain la vie sans examen ne vaut pas la peine d'être vécue ... Ces choses sont comme je l'affirme³². » Car le Socrate de Platon a beau dire qu'il ne sait rien : il insiste à temps et à contretemps qu'il *sait* qu'il ne sait pas et donc que son ignorance est pour ainsi dire enrobée d'un savoir qui s'enracine dans l'expérience et révèle l'essentiel de la vie humaine : l'amitié qui se nourrit de pensée et qui exerce la pensée³³. Dans cette optique, le procès par défaut doit être remplacé par la seule activité qui soit tout à fait juste, parce que tout à fait humaine : la philosophie, c'est-à-dire l'amitié entre deux âmes. Car l'amitié est moins un état qu'une activité³⁴.

Or lorsque Jean-Jacques, au dire du personnage Rousseau que fait parler l'auteur Rousseau, lorsque Jean-Jacques dit : « Le Ciel m'avait fait pour l'amitié : elle eût donné un nouveau ressort à mes facultés, et j'aurais doublé de prix par elle³⁵ », il est question d'une autre sorte d'amitié, parce que la pensée de Rousseau est fondée dans une autre idée de l'homme. L'amitié est affaire d'intimité, nous le savons tous. Mais de quelle intimité ? Quel est l'essentiel que se livrent l'un à l'autre les amis ? Les *Dialogues* se terminent sur un projet qui offre la réponse à ces questions. « Il m'a dit cent fois

32. *Apologie* 38a.

33. Voir *Alcibiade premier* 133b-c.

34. Voir Aristote, *Éthique à Nicomaque* 1170a25-b19.

35. Page 869. Pour la vie après la mort selon Rousseau, voir pages 827 et 968-699.

qu'il se serait consolé de l'injustice publique, s'il eût trouvé un seul cœur d'homme qui s'ouvrît au sien, qui sentît ses peines et qui les plaignît³⁶ ». C'est le projet que propose le personnage Rousseau au Français, qui y souscrit à demi³⁷. Mais ce projet est au fond celui que le personnage Rousseau a déjà accompli dans la deuxième partie de *Rousseau juge de Jean-Jacques*. Et ce projet, rappelle-t-on là, était l'intention des *Confessions*. « Il crut qu'en manifestant à plein l'intérieur de son âme et révélant ses *Confessions*, l'explication si franche, si simple, si naturelle de tout ce qu'on a pu trouver de bizarre dans sa conduite, portant avec elle son propre témoignage ferait sentir la vérité de ses déclarations et la fausseté des idées horribles et fantastiques qu'il voyait répandre de lui³⁸ ». Par un effet de rétroaction, qui est un des charmes des *Dialogues*, la découverte que fait le personnage Rousseau, à savoir la découverte du cœur de « Jean-Jacques », la découverte à laquelle est invité le Français, est le but même de *Rousseau juge de Jean-Jacques*. Le procès par défaut de « Jean-Jacques » doit donc être remplacé par l'écoute émue du cœur émouvant de « Jean-Jacques ». « Si parmi ceux qui m'auront lu il se trouvait un seul cœur d'homme ... mes persécuteurs auraient perdu leur peine, et bientôt la vérité percerait aux yeux du public³⁹. »

Mais la vérité dont il est question est la vérité de

36. Page 950.

37. Comparer pages 974 et 975. Voir aussi 937 et 976.

38. Page 903.

39. Page 987.

l'individu Jean-Jacques Rousseau. Cette vérité est l'essentiel. Bien mieux, cette vérité est la source de la vérité philosophique, universelle si l'on veut, dont les autres livres de Rousseau sont les porteurs. C'est pourquoi le Français, qui a lu les livres de « Jean-Jacques », entendu la description de l'homme qu'a faite le personnage Rousseau et ensuite relu les œuvres, conclut : « Son système peut-être faux ; mais en le développant il s'est peint lui-même au vrai d'une façon si caractéristique et si sûre qu'il m'est impossible de m'y tromper⁴⁰. » Pour le Français, les connaissances claires et sûres que cherchait Descartes sont devenues les vécus circonstanciés et sentis que partage Rousseau, et la vérité scientifique a été remplacée par l'authenticité.

Car c'est d'une mutation de l'essence de la vérité qu'il est question dans *Rousseau juge de Jean-Jacques*. Elle n'est plus la saisie jamais parfaite de la nécessité au cœur des choses, ni la foi en la parole de Dieu qui dit ce qu'est l'à-venir après-mondain⁴¹ des choses de ce monde, ni le calcul expérimental des lois mécaniques de la nature : elle est l'ouverture à l'infinie particularité de l'individu, à la parole de celui qui se confesse et permet aux autres d'expérimenter son moi. Pour découvrir cette vérité, il ne faut pas avoir le *logos* des Grecs, ou l'oreille fidèle des chrétiens, ou la raison instrumentale des Modernes : il ne faut qu'un cœur, ou il faut avoir redécouvert son cœur, et l'oreille de son cœur. Encore une fois le Français le dit pour l'avoir

40. Page 934. Voir aussi pages 672-773, 728, 755 et 862.

41. Ou l'apocalypse.

découvert durant le cheminement décrit dans les *Dialogues*: «J'ai trouvé les écrits de Jean-Jacques pleins d'affection d'âme qui ont pénétré la mienne ... ces traits si nouveaux pour nous et si vrais une fois tracés trouvaient bien encore au fond des cœurs l'attestation de leur justesse, mais jamais ils ne s'y seraient remontrés d'eux-mêmes si l'historien de la nature n'eût commencé par ôter la rouille qui les cachait⁴². »

*

Si notre siècle, qui s'épuise et égrene ces dernières années, si notre siècle est le siècle de la psychanalyse, du droit fondamental à l'information sur la vie de nos starlettes, et des confessions publiques télévisées à la manière d'Oprah Winfrey aux États-Unis et de Claire Lamarche au Québec, si notre siècle est tout ça, il est un siècle rousseauiste. Ce qui veut dire que pour nous comprendre, pour comprendre ce que nous avons été et ce que nous serons encore au vingt-et-unième siècle, il faut lire *Rousseau juge de Jean-Jacques*, et y étudier le Français qui juge de Jean-Jacques.

42. Pages 933-936.